Document généré le 8 mai 2025 14:17

Anthropologie et Sociétés

Botanique et Iroquois dans la vallée du St-Laurent

William Wykoff

Volume 2, numéro 3, 1978

Ethnomédecine ethnobotanique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/000901ar
DOI : https://doi.org/10.7202/000901ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Wykoff, W. (1978). Botanique et Iroquois dans la vallée du St-Laurent. *Anthropologie et Sociétés*, *2*(3), 157–162. https://doi.org/10.7202/000901ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BOTANIQUE ET IROQUOIS DANS LA VALLÉE DU ST-LAURENT

William M. Wykoff

Pendant presque dix ans, j'ai colligé et analysé les termes de plantes et d'animaux dans les langues iroquoises modernes. Mon but est de reconstruire l'environnement proto-iroquois en observant la distribution des espèces inclues dans le vocabulaire proto-iroquois. Pour des raisons pratiques au vu d'une tâche aussi énorme, la recherche a porté à son début sur les arbres. Bien qu'il existait d'excellents modèles de recherches en paléolinguistique pour l'algonquien et l'indo-européen (Siebert 1967, Friedrich 1970), je savais que l'étude dans le cas iroquois serait plus difficile pour plusieurs raisons. Un proto-vocabulaire ne peut être reconstruit avec confiance que si l'on dispose de données adéquates dans les principaux groupes de langues. Il n'y a qu'un bon dictionnaire (Seneca) qui présente les langues des Cinq Nations du nord et pas de dictionnaire comparable pour l'iroquois du sud (Cherokee). Triste commentaire sur nos priorités de recherches en anthropologie, mais aucun dictionnaire huron n'a encore été compilé sur la base des données des importantes archives manuscrites. Le huron est particulièrement valable pour le travail comparatif, parce qu'il est à la périphérie des langues iroquoises du nord. D'autres langues périphériques, comme le wenro, l'andaste, l'érie, le neutre et le laurentien se sont éteintes au 16e et 17e siècles. J'ai donc rassemblé les données manuscrites et les ai complétées avec des données collectées dans les réserves canadiennes et dans celles de l'Etat de New York. Comme on pouvait s'y attendre, il y a très peu de similitude entre les termes cherokee et ceux des Iroquois du nord.

La variabilité de sens et de formes des termes iroquois d'histoire naturelle reste un problème majeur. Je crois ceci dû partiellement au mélange des langues sur les réserves mais aussi à la pratique de l'adoption qui a précédé le temps des réserves, spécialement aux époques de conquête militaire. J'ai pu réduire un certain taux de variabilité causé par de fausses identifications d'individus, en étudiant intensivement l'histoire naturelle des boisés de l'est (Eastern Woodlands). Cependant les sociolinguistes ont entièrement raison en assumant qu'il faut s'attendre à de la variabilité dans toutes les langues, et que nous devons apprendre à nous y faire. Je peux seulement dire que certaines reconstructions ont un degré de probabilité beaucoup plus élevé de regrouper des termes apparentés que d'autres. Un progrès de l'étude des changements prosodiques dans les langues iroquoises serait très utile pour déterminer les apparentements.

En plus des problèmes linguistiques de la reconstruction historique, il faut ajouter les problèmes non linguistiques associés à la dimension temporelle considérable impliquée par ce genre de recherche. L'estimé temporel de Lounsbury pour fixer la séparation des langues iroquoises du nord et du sud, estimé basé sur des comptes glottochronologiques, nous fait remonter environ à 3800 ans, jusqu'à la période archaïque de l'archéologie iroquoise (Lounsbury 1961). Au début des années '70, des palynologues m'ont avisé qu'il n'y avait pas eu de changements significatifs dans les zones de végétation depuis la période de la postglaciation. Le progrès des études paléoclimatiques a considérablement avancé dans les dernières années. Il apparaît à présent que plusieurs changements de climat d'amplitude suffisante pour affecter les zones de végétation se sont produites durant les quatre derniers millénaires. Des périodes sèches ont étendu le climat des prairies vers les boisés de l'est à plusieurs époques dans le passé (Wykoff 1977, 1978). Il y a eu cinq reglaciations partielles pendant ces quatre derniers millénaires. Les effets des récents changements de climat sur la végétation européenne ont été très bien documentés par E. LeRoyLadurie dans son **Histoire du climat depuis l'an mil** (1967). Il n'y a pas eu d'études des effets du climat sur les cultures proto-iroquoises à l'exception d'une très brève discussion de Martijn, à la suite de Barbeau, concernant les Iroquois du St-Laurent après les années 900 après J-C. (1969:96-101).

Les Iroquois, comme d'autres qui s'adaptent avec le plus de succès à leur environnement local, préféraient vivre dans des écotones où ils pouvaient tirer parti du meilleur de deux mondes différents. Un écotone est une région restreinte à la limite de deux zones biotiques différentes. Si l'homme ne s'établit pas dans un écotone, il en créera un en dégageant un espace dans la forêt ou en plantant des arbres sur une prairie. Les proto-Iroquois — ceci peut être tiré des évidences linguistiques — étaient familiers avec les arbres des régions forestières centrales et du nord-est de l'Amérique du Nord (Society of American Foresters 1967). Les Algonquiens, par contre, préféraient la limite entre les régions forestières du nord et les régions boréales. Quand un changement climatique dure pendant un certain nombre d'années, les effets sont plus grands aux limites des zones biotiques. Les plantes dans l'écotone avancent ou reculent. La plupart de nos arbres caduques ont évolué durant le pléistocène et sont bien adaptés pour se déplacer avec les climats changeants des périodes interglaciaires.

Les Iroquois de l'Etat de New York vivaient à la limite de la plaine du lac Ontario (forêt centrale) et du Plateau des Allegheny (forêt du nord). Par une coïncidence de l'histoire géologique, des sols limoneux excellents pour l'agriculture du maïs ont évolué ici du sidurien ancien au sol de roche du devonien récent. Les Eriés sur la rive sud du lac Erié étaient également très bien situés dans une niche écologique stable et très désirable (Wykoff 1976). Les Iroquois qui s'installèrent près des rives du lac Ontario étaient beaucoup plus susceptibles de subir des changements climatiques, spécialement des sécheresses. Les Wenro quittèrent probablement la rive sud du lac Ontario

vers les Allegheny pendant une période de sécheresse (Wykoff 1978). Le groupe sud des anciens Hurons-Pétuns était déjà parti des régions les plus sèches de la plaine du lac Ontario aux sites de Black Creek, Parsons, MacKenzie et Seed. Les déplacements qui suivirent, vers la région de la baie georgienne, furent aussi sans aucun doute déterminés par le climat et la végétation. La distribution et la sylviculture du chêne blanc (*Quercus alba*) en Ontario, géographiquement associé à ces sites, peuvent fournir d'utiles indications sur les microclimats tels qu'ils ont existé dans le passé. Par le commerce, les Hurons purent profiter de certains avantages des trois régions de forêt dans un environnement exceptionnellement stable près de la Baie georgienne. Ils firent toutefois l'expérience des sécheresses périodiques sur leurs champs de maïs sablonneux (Heidenreich 1971:57-58). Les Iroquois du St-Laurent peuvent très bien avoir migré de la rive nord du lac Ontario vers le nord-est le long du fleuve à la recherche d'un climat humide plus favorable. Les Iroquois du St-Laurent sont particulièrement intéressants parce qu'ils forment l'extension la plus au nord de l'agriculture iroquoise du maïs. Ils atteignent une limite qui n'était pas véritablement la meilleure pour la croissance du maïs chaque année. La première gelée d'automne survient à Montréal jusqu'à dix jours avant Buffalo. Les variétés de maïs dur du nord (comme le Longfellow ou le King Phillip) poussaient fréquemment chez les fermiers de l'Etat de New York au tournant du siècle mais ne pouvaient pas arriver à maturité à Hochelaga (Robert I. Brawn, communication personnelle). Les Iroquois du St-Laurent développèrent leurs propres variétés de maïs pendant les 300 ans ou plus qu'ils cultivèrent le maïs le long du fleuve. Avec d'autres dans le nord-est, ils développèrent une culture complexe pour la plantation et l'entretien des maïs durs forcés (Galinat 1967). Ils étaient certainement des horticulteurs expérimentés. Malheureusement, nous ne possédons pas de données phénoménologiques sur les maïs durs canadiens, comme celui du Gaspé précoce, qui nous permettraient d'estimer les effets des changements climatiques dans le passé. Nous ne disposons pas non plus d'enquêtes botaniques adéquates des plantes qui tendent à se grouper autour des sites archéologiques. Certaines plantes ont tendance à suivre l'homme. Le mot mohawk pour *Chenopodium* a été traduit "Il aime le village". Le mûrier a pu se répandre dans le nord-est plus par l'homme que par les oiseaux, alors que d'autres plantes s'installent dans les clairières. Celles-ci ne sont pas nécessairement indicatrices d'habitats humains précédents. Jim Pendergast (communication personnelle) m'a suggéré que l'utriculaire surtout, mais aussi le symplocarpe fétide, les cerisiers sauvages et les framboisiers peuvent être des indicateurs des sites iroquois du St-Laurent. R.S.W. Bobbette de Barrie en Ontario (communication personnelle) pense que le podophylle (*Podophyllum peltatum*) pourrait avoir été introduit dans cette région par les Indiens.

Les espèces les plus intéressantes qu'on peut trouver autour des sites du St-Laurent sont peut-être celles qui poussent dans des endroits isolés au nord de la distribution continue. Sur une carte Esso de l'Ontario avec les sites archéologiques indiqués pour moi par le Major Pendergast, il semble clair que

la localisation du noyer noir (*Juglans nigra*) est associée à l'ensemble des sites Prescott en Ontario, comme c'est le cas des sites iroquois de l'Etat de New York (Wykoff 1973), et que l'emplacement du micocoulier (*Celtis occidentalis*) est associé avec les sites du comté de Jefferson dans l'Etat de New York et dans l'Ontario avec un regroupement de sites dans le comté de Lambton le long de Rivière aux sables près du lac Huron, l'ensemble Prescott et un groupe de sites sur l'axe de la rivière Trent. Puisque des bosquets isolés de micocoulier occidental sont signalés le long du St-Laurent jusqu'à Québec, il sera très intéressant de découvrir s'ils sont aussi associés aux sites iroquois. S'il y a corrélation, le micocoulier pourrait même être employé pour découvrir de nouveaux sites. Si on peut trouver le pommier sauvage (*Pyrus Coronaria*), le bouton rouge ou gaînier du Canada (*Cercis canadensis*) et l'arbre à café du Kentucky (*Gymnocladier dioique* (chicot)) le long du St-Laurent, on devra se demander s'ils ont été introduits par les Iroquois.

Les Iroquois du St-Laurent avaient sans aucun doute autant de connaissances des plantes que les Iroquois de l'Etat de New York. Dans le cas le plus connu, ils ont soigné les hommes de Cartier du scorbut avec un remède dérivé du cèdre blanc (Rousseau 1954). Les Iroquois du St-Laurent étaient bien situés pour profiter du commerce de la fourrure mais ils n'étaient pas aussi nombreux ni aussi puissants que les Iroquois de l'Etat de New York parce qu'ils ne pouvaient pas produire un surplus de maïs dans la région d'Hochelaga à la fin du 16e siècle, époque où sévit une courte période glaciaire. On sait que les agriculteurs du maïs se déplaçaient quand la récolte baissait à environ 10 boisseaux l'acre. Le St-Laurent ne fut pas exempt des effets mondiaux du temps froid sur l'agriculture si bien décrit par E. Le Roy Ladurie. La période de croissance du maïs devait être plus courte à la limite nord-est de l'agriculture du maïs. Champlain rapporte qu'en 1615, juste à l'est du lac Simcoe, la première gelée survint le 10 septembre, dix sept jours plus tôt que la moyenne actuelle dans cette région (Heidenreich 1971:56). Ainsi que Fenton le remarquait (1972), il y eut des guerres intertribales avant le commerce de la fourrure. Ce ne furent pas les conflits liés au commerce de la fourrure, comme Trigger le pense, qui provoquèrent la disparition des Iroquois du St-Laurent mais une combinaison de facteurs, tels de pauvres récoltes, des hivers prolongés et des maladies européennes, qui établirent les conditions de la domination économique et militaire des Cinq Nations du centre de l'Etat de New York. Les Iroquois du St-Laurent durent probablement faire face à une alternative, soit consacrer plus de temps dans l'année à un territoire de chasse plus étendu avec un niveau de subsistance plus bas, soit se joindre à une autre confédération telle celle des Hurons. Les adoptions dans les familles et les adoptions de villages entiers étaient habituelles chez les Iroquois. A peu près à cette époque, les Ahrendarrhonon en 1590 et les Tahontaerat en 1610 s'établirent parmi les Hurons. Ils parlaient un dialecte différent. Leurs origines sont inconnues mais il est probable que leurs habitats précédents se trouvaient le long du St-Laurent (Heidenreich 1971:83-88). Pendergast a suggéré une dispersion des Iroquois du St-Laurent vers l'ouest via les vallées des rivières Trent et

Humber. Martijn (1969:100) suggère que le pays huron a pu jouir du climat le plus favorable en Ontario pour l'agriculture du maïs pendant la Petite Epoque Glaciaire (Little Ice Age).

Jusqu'à présent, je n'ai analysé que les termes d'arbres iroquois mais je m'attends à ce que les "herbes" plus petites qu'on employait pour la médecine comme pour l'alimentation cachent de nombreux secrets des pratiques culturelles iroquoises. Les jardins d'herbes furent probablement aussi sinon plus anciens que la culture du maïs dans la préhistoire iroquoise. Si nous en savions plus sur les caractéristiques phénologiques spécifiques et les distributions passées et présentes de ces plantes, nous pourrions savoir avec précision pourquoi les Iroquois du St-Laurent ont migré en amont du fleuve d'abord et pourquoi ils se sont dispersés avant l'arrivée de Champlain.

Texte traduit par Yvan Simonis

BIBLIOGRAPHIE

FENTON W.N.
1972 "Foreword":XVII, in J.F. Pendergast et B. Trigger, *Cartier's Hochelaga and the Dawson site*. Montreal: McGill-Quenn's University Press.

FRIEDRICH P.
1970 *Proto Indo-European Trees, the Arboreal System of a Prehistoric People*. Chicago: University of Chicago Press.

GALINAT W.
1967 *Plant Habit and the Adaptation of Corn*. University of Massassuchetts, College of Agr. Exp. Stat., Bull. 565.

HEIDENREICH C.
1971 *Huronia, A History and Geography of the Huron Indians* 1600-1650. Ontario Ministry of Natural Resources. McClelland and Stewart Ltd.

LOUNSBURY F.
1961 "Iroquois-Cherokee Linguistic Relations":11-17, in W.N. Fenton et J. Gulick (ed.), *Symposium on Cherokee and Iroquois Culture*, Bureau of American Ethnology, Bull. 180. Washington D.C.: Smithsonian Institution.

MARTIJN C.
1969 "Ile aux Basques and the Prehistoric Iroquois Occupation of Southern Quebec", *Cahiers d'Archéologie Québécoise*: 53-114. Trois-Rivières: Le Musée d'Archéologie.

ROUSSEAU J.
1954 "L'annedda et l'arbre de vie", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, 8, 2:171-212.

SIEBERT F.T. jr.
1967 "The Original Home of the Proto-Algonquian People":13-47, in A.D. DeBlois (éd.), *Contributions to Anthropology, Linguistics 1 (Algonquian)*, Anthropological series 78, Bull. 214. Ottawa: National Museum of Canada.

SOCIETY OF AMERICAN FORESTERS
1967 *Forest Cover Types of North America*. Washington D.C.

WYKOFF M.W.
1973 *The Distribution of Black Walnut in New York State*. Paper presented to the Annual Iroquoian Research Conference (october), Rensselaersville, New York.
1976 *Climate and Vegetation in the Land of the Eries* (MS). A paraître (35 pages).
1977 *The Prairie Peninsula in Early Eastern Woodland Prehistory*. Talk delivered at the Annual Iroquoian Research Conference (october), Rensselaerville, New York (MS en préparation).
1978 *The Lower Great Lakes Plains in Iroquoian Prehistory: A Case of Drought* (MS, 30 pages).